

1

“Deux femmes, un homme qui va boitillant de l’une à l’autre et plein de gamins tout autour”. C’est comme ça que vous résumez votre roman. En fait le livre est plein de personnages, une vraie foule qui est sortie de votre tête pendant un travail de 3 ans. C’était comment vivre avec eux ? Et c’est comment maintenant vivre sans eux ?

C’est vrai que ce résumé, pour le coup, est très synthétique et que j’ai essayé de mettre beaucoup plus dans ce texte qu’une simple histoire d’amour. C’est vraiment le portrait de plusieurs femmes, celle qui est morte et dont le héros se souvient – et à travers elle, toute son enfance, son adolescence, ses rêves de jeunesse – et celle vers laquelle il avance sans le savoir et qui symbolise plutôt la deuxième partie de sa vie (il va avoir 50 ans), donc sa deuxième chance, et les choix qu’il devra faire pour se préparer à vieillir en paix. En paix avec lui-même. En paix avec ses doutes et ses échecs. C’est un thème qui m’intéresse beaucoup : le choix, la volonté, le courage, des gens qui décident de changer de vie avant qu’il ne soit trop tard.

En effet, on parle beaucoup du bonheur, partout, dans les magazines, dans les débats de société, dans la publicité, à la télévision mais le bonheur à mon avis, c’est quelque chose de très simple (donc très difficile !), c’est juste de se regarder dans le miroir le matin et de se faire un petit sourire. Pas un sourire admiratif, content de soi ou conquérant, non, ça c’est facile, juste un petit sourire tendre et complice. « Tiens, c’est toi... ? ça va ? »

Voilà le grand défi quotidien devant le miroir : ce petit sourire-là. Et c’est une chose que l’on gagne tout seul. Bien sûr, on a besoin des autres pour l’attraper mais quand même... on est tous tout seuls et on le sait bien...

C’était aussi le thème de mes livres précédents. Dans *Je l’aimais* un homme qui – justement – avait fait le mauvais choix et racontait le bilan de sa vie désastreuse à sa belle-fille le temps d’une nuit de confession et dans *Ensemble*, la volonté de personnages plus jeunes (des trentenaires) de prendre le bon aiguillage et de se battre avec leurs démons (souvent leur enfance) pour vaincre leur peur de l’avenir et choisir une vie conforme à leurs natures profondes. Le choix de la solidarité plutôt que la solitude, le choix d’une autre famille, qui n’est pas celle du sang, mais qui est aussi forte et fiable.

Il y a aussi une troisième femme dans l’histoire qui est la sœur du héros. Elle apparaît peu mais sa présence m’intéresse beaucoup car on en croise beaucoup de nos jours... Des femmes qui par peur de l’engagement ont choisi de se noyer dans le travail, qui ont de belles carrières mais qui, à l’approche de la quarantaine, se rendent compte que la vie n’a pas beaucoup de sens. J’aime beaucoup ce personnage de Claire, j’ai une énorme tendresse pour elle. On sent qu’elle a des tonnes d’amour à donner mais qu’elle n’a pas encore trouvé un cœur assez grand pour prendre tout ce bazar d’humour et de générosité. J’espère qu’elle le trouvera un jour, j’espère que l’exemple de son frère qui va faire, lui, le choix du bonheur, aura une bonne influence sur elle... J’y crois, je lui fais confiance, elle le mérite.

Ce qui nous emmène directement aux enfants évoqués dans le résumé... Je voulais vraiment écrire un roman où les enfants jouent un grand rôle. Je trouve que l'on ne parle jamais assez des enfants dans les livres ou au cinéma. D'ailleurs ceux qui l'ont fait le mieux, ce sont les Italiens... Je pense par exemple au roman de Niccolò Ammaniti (« Je n'ai pas peur » en français) ou à *Amarcord* de Fellini, ou *Il Ladro di Bambini* de Gianni Amelio (j'ai adoré ce film, si j'arrivais un jour à écrire un scénario aussi fort, j'aurais vraiment l'impression d'avoir réussi ma vie !)

J'aime les enfants dans la vraie vie, je trouve que ce sont des êtres humains formidables et je voulais leur donner un vrai rôle. Dans mon livre, ils ont réellement une présence importante et les adultes sont obligés de les prendre en considération.

Même à Naples, hier, cela m'a frappé comme les gens emmènent leurs enfants au restaurant (c'était samedi soir et j'étais dans ce délicieux restaurant sur la Via Foria, *A Figlia do'Marenaro*) et il y avait là de grandes tables avec toute la famille, les grands-parents, les oncles, les tantes, les adolescents et même les tout petits. C'est quelque chose que l'on voit rarement en France et quasiment jamais à Paris. Bien sûr que c'est fatigant d'aller au restaurant avec les enfants mais c'est tellement plus gai !

Je dis souvent que les deux seules choses que je maîtrise à peu près dans la vie sont les deux seules choses qui sont impossible à maîtriser : la littérature et les enfants. Une maison où il n'y a ni livre ni enfant, je ne peux pas y rester plus d'une heure. Après je dépéris.

Donc, j'ai mis des enfants et j'ai essayé de les rendre le plus vivants possible. Aussi vivants que mes propres enfants.

Ce qui nous amène donc à la dernière partie de votre question, à savoir mes relations avec mes personnages... Je crois que je viens d'y répondre dans les lignes qui précèdent, les personnages de mes livres me hantent et je les considère comme faisant partie de mon entourage quotidien. J'y pense comme je pense à mes frères, ma sœur ou mes amis. La seule différence, c'est que je ne peux pas leur téléphoner mais sinon je leur parle, je pense à eux et quand les livres sont terminés, il m'arrive souvent de me demander ce qu'ils sont devenus.

Je ne suis pas croyante mais si le paradis existait, pour moi ce serait un endroit où je retrouverais tous les gens que j'ai aimés sur terre et tous les personnages de mes livres. Et là, ce serait à leur tour de me parler d'eux et de me dire comment ils ont vécu « après moi ». On pourrait croire à une coquetterie d'écrivain quand je parle ainsi mais c'est la pure vérité. (C'est vous dire combien je suis névrosée !) Il y a un auteur que j'aime et qui a dit « J'écris dans la mesure où je ne vis pas » et je comprends très bien le sens de ses paroles, c'est comme si ma vie quotidienne n'était que la partie visible de l'iceberg. À l'intérieur de moi, j'ai l'impression de porter tout un monde et d'abriter des dizaines, des centaines de personnages. De ce fait, je suis très distraite et toujours dans la lune. Ma fille de 9 ans soupire quelquefois, elle dit : « Tu penses toujours à tes personnages... » avec un petit soupir. C'est vrai. Je rêve beaucoup. Mes rêveries sont mon outil de travail. Raison pour laquelle j'écoute peu de musique et que je peux rester des jours plongée dans le silence : je m'écoute me raconter des histoires. Je ne vous cache pas que quelquefois, c'est épuisant.

Quand un livre se termine je traverse un moment de déprime. Je me sens perdue et abandonnée. Je trouve que mes personnages sont ingrats : je me suis tant préoccupée d'eux et ils m'ont abandonnée si soudainement... J'ai l'impression que je ne leur ai pas dit au revoir et il y a toujours ce problème : ils existent, mais je n'ai pas leur numéro de téléphone...

Et puis une nouvelle histoire surgit, de nouveaux personnages commencent à s'agiter dans ma tête et me revoilà partie dans de nouveaux univers, je vais mieux donc je peux recommencer à vivre mes vies parallèles. Tout ce que je vous confie n'a rien d'original, je pense que c'est la même chose pour tous les écrivains et tous les artistes en général : la vraie vie est ailleurs.

2

Vous travaillez beaucoup les détails, vous vous préparez énormément. Pour *Ensemble, c'est tout* vous avez suivi le travail dans la cuisine d'un grand restaurant. Pour *La Consolante* vous avez suivi le travail dans un cabinet d'architecture. Vous avez même dessiné la couverture, et écrit un guide pour le traducteur anglais. D'où vient cette démarche de grande précision ?

Le guide est pour tous les traducteurs (je vous le joins en attached file pour que vous voyiez ce que c'est...) Je pense que c'est toujours vis-à-vis de mes personnages. Comme je les envisage comme de vrais amis, je me comporte avec eux comme avec ceux que j'aime. Je veille à ce qu'ils soient bien compris. Je ne demande pas aux lecteurs de les aimer comme je les ai aimés, ce serait prétentieux de ma part, mais je veux être sûre de les envoyer dans le monde bien vêtus.

Dans la vraie vie, je ne suis pas très rigoureuse, mais dans l'écriture, je suis maniaque et n'en finis jamais de me corriger. Je veux dire les choses le plus simplement et le plus justement possible. Employer peu de mots mais « sonner juste ». Bien sûr, je n'y arrive pas toujours mais dans un travail de création, ce n'est pas la perfection qui compte, c'est, je crois, l'honnêteté et la sincérité. Même ce que je rate, je veux le rater sincèrement...

3

Anouk et Kate, les femmes protagonistes du roman, sont des femmes très généreuses et en fait elles changent en mieux la vie de tous ceux qui sont autour d'elles : vous essayez de passer un message aux lecteurs ?

Non, je n'aime pas « passer des messages ». Je trouve que ce n'est pas élégant les « romans à messages ». Les lecteurs ne sont pas des imbéciles, ils ne lisent pas des livres comme on entre dans une secte. Ils n'ont pas envie que l'auteur leur fasse la morale, ils ont juste envie de se divertir. Moi aussi, comme lectrice – et comme auteur – je cherche d'abord à me divertir. Après je choisis des personnages qui me plaisent en tant qu'êtres

humains, qui me rendent meilleure en écrivant. Je ne pourrais pas passer des mois de travail et de doutes avec des personnages à l'âme étriquée. Je laisserai vite tomber.

Je ne dis pas qu'ils doivent être des saints, au secours ! non ! mais j'aime cette idée qu'ils cherchent quelque chose, qu'ils essaient de voir plus loin que leur feuille de paye et le programme de la télé ce soir. Ça m'est égal que mes personnages soient bons ou mauvais, ce que je leur demande, c'est d'être sensibles, d'être réactifs au monde qui les entoure. Il se trouve que ce roman-là traite particulièrement de la générosité parce que ces deux femmes le sont absolument. Mais justement, ce que j'aime chez elles, ce sont tous les défauts qui accompagnent cette « folie d'aimer trop ». Toutes les deux boivent trop, fument trop, vivent des moments d'intense solitude et même de dépression. Voilà ce qui m'intéresse : non pas la générosité en soi, mais *le prix* de la générosité.

Mais ce n'est pas un thème récurrent, l'histoire qui m'agite en ce moment et pour laquelle je commence à me documenter est au contraire un roman de l'égoïsme. L'histoire d'un homme qui décide un jour d'abandonner sa femme et ses enfants... Pourquoi ? Comment ? Jusqu'où ? Et avec quelles conséquences ? Voilà ma nouvelle obsession...

4

Quand elle n'écrit pas quelle est la vie de Anna Gavalda ?

C'est une maman. Avec une maison très ouverte et très remplie. En ce moment, il y a 6 enfants qui viennent déjeuner tous les jours parce que je suis une bonne cantine près de l'école. Une maman qui mène la vie d'une vieille étudiante, qui va dans les bibliothèques, lit beaucoup, voit beaucoup de films, et donne l'impression de ne pas faire grand-chose alors qu'elle s'inquiète secrètement pour le destin incertain de ses nouveaux personnages.

C'est une vie de grande liberté et de grande aliénation, mais une vie extrêmement privilégiée, j'en suis bien consciente.

5

Vous avez des lecteurs par millions, partout dans le monde. Cette perspective influence votre écriture ?

Non, tout cela reste très surréaliste. Je n'y pense pas. La seule chose qui m'intéresse c'est de savoir si l'homme égoïste que j'évoquais plus haut lit les lettres que sa femme lui envoie ou s'il se contente de les empiler sur une étagère sans même les décacheter. Voilà *exactement* ce qui influence mon écriture.

Je suis très reconnaissante aux lecteurs de leur confiance et de leur fidélité mais même si ce texte à venir ne devait jamais être publié, je l'écrirais quand même. Parce que je ne connais pas encore la réponse, j'ignore s'il lira ces lettres et j'ai *vraiment* envie de le savoir...